

Dossier : La traduction omniprésente mais transparente. De la traduction en sciences humaines et sociales

Babel heureuse. Pour lire la traduction d'Arno Renken

Sathya Rao

Numéro 258, automne 2016

La traduction omniprésente mais transparente. De la traduction en sciences humaines et sociales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rao, S. (2016). Compte rendu de [*Babel heureuse. Pour lire la traduction d'Arno Renken*]. *Spirale*, (258), 29–30.

BABEL HEUREUSE OU L'ART DE LA CHUTE

PAR SATHYA RAO

BABEL HEUREUSE. POUR LIRE LA TRADUCTION

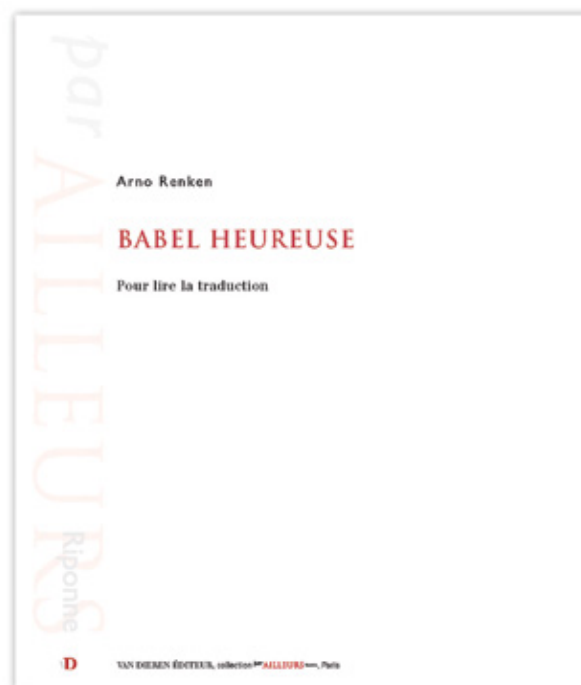
d'Arno Renken

Van Dieren éditeur, 2012, 279 p.

L'art de la chute

C'est sous l'invocation de Roland Barthes que se place *Babel heureuse*, d'Arno Renken. Le sous-titre *Pour lire la traduction*, à mi-chemin entre l'exhortation et le mode d'emploi, apporte un éclairage sur le projet de l'ouvrage. Contrairement à Valéry Larbaud, qui se plaçait, lui, sous l'invocation de saint Jérôme, Renken ne nous entretient pas tant du plaisir que le traducteur éprouve à partager ses œuvres chéries que de celui que procure la lecture *en* traduction à mesure que l'on s'écarte du sacrosaint principe de fidélité à l'œuvre originale. Le plaisir auquel nous convie l'auteur n'est donc ni celui de la célébration narcissique du pouvoir d'illusionnement de la traduction qui fait oublier l'œuvre originale dont elle s'inspire, ni celui de la commémoration de la perfection d'un Original dont le texte traduit entretient, de toute son imperfection, la nostalgie. Ce plaisir est bien plus subtil ; il est d'abord celui d'un dérapage contrôlé, d'un art consommé de la chute. La rigueur du contrôle procède ici non pas d'un surcroît de maîtrise (qui tirerait son assurance de son adhésion à quelque certitude inébranlable), mais plutôt d'une capacité à dériver sans se laisser bloquer par ces dualismes qui grèvent la pensée traductologique (sourcier/cibliste, texte source/texte d'arrivée, trahison/fidélité, etc.). C'est précisément à élaborer la méthode de cette « dérive » – qui se veut également une pédagogie de la lecture – qu'est consacré le premier chapitre de l'ouvrage.

Comment définir ce qui d'entrée de jeu met en échec toute définition, déconcerte toute tentative de théorisation en la ramenant à la contingence du langage dans lequel elle prend forme ? Portée par sa propre incertitude, l'aporie



se fera méthode. La traductologie qui s'efforce de penser la traduction au moyen d'une série de dichotomies sclérosantes passe à côté de sa véritable performance, se fourvoie dans l'illusion confortable d'un traduire prêt-à-penser. Aussi s'agira-t-il de laisser aller – non sans rigueur – la traduction à sa propre dérive ; la laisser faire afin de mieux dire ce qu'elle fait. Lire *en* traduction, c'est donc d'abord laisser à cette dernière l'initiative de sa propre parole. Tel est le pari de *Babel heureuse*. La traduction se trouvera alors convoquée dans une déstabilisante performance de lecture qui met, pour ainsi dire, les textes hors d'eux-mêmes, à flot.

C'est précisément ce mouvement généralisé de déstabilisation qui guide l'écriture de *Babel heureuse* et en informe la structure. L'ouvrage est divisé en neuf chapitres (en plus de l'introduction intitulée « Pour dériver ») d'une vingtaine de pages chacun, lesquels proposent autant de relectures de textes de philosophes et d'écrivains (Descartes, Foucault, Beckett, Gadamer, Luther, Benjamin, Beckett, Derrida et Dürrenmatt). Confrontés à l'événement de leur propre traduction (principalement en français

ou en allemand), ces textes se lisent autrement, se découvrant de nouveaux horizons. Ainsi la traduction est-elle partie prenante d'une performance de lecture qui révèle ce que ces auteurs n'osaient peut-être pas s'avouer à eux-mêmes et qui, nécessairement, déconcerte : le défaut de transparence du *cogito* cartésien, le doute de l'herméneutique gadamérienne face à elle-même ou encore le « flottement » du texte derridien qui contrevient de fait à sa propre loi, donc la performe. Cela dit, la traduction agit moins ici comme inconscient que comme opérateur d'une mise en relation et, de ce fait, d'une mise en abyme. Dans le cas de Beckett, c'est le projet de « mal dire » au cœur du recueil méconnu des *Mirlitonnades* qui constitue le point de rencontre entre écriture et traductions. Les traductions, ce sont celles d'Elmar Tophoven, de Barbara Köhler et de Karl Krokow, lesquelles, loin de se substituer aux originaux, font résonner, chacune à leur façon, la dissonance interne du titre du recueil. Toute l'originalité du lecteur-traducteur qu'est Renken consiste à nous faire entendre ces dissonances au fil d'une analyse minutieuse.

Étranger aux ordres de la philosophie et de la traduction

« *Étrangère aux ordres de la philosophie et de la littérature* » ou peut-être bien située au cœur même de leur dissonance, la lecture en traduction à laquelle nous convie Renken est remarquable à plusieurs égards. En premier lieu, elle est le siège d'une pensée de la traduction qui s'efforce de rompre avec le prêt-à-penser-la-traduction de la traductologie pour privilégier la performance de lecture. En d'autres termes, l'ambition de Renken est moins de « cartographier » une bonne fois pour toutes l'expérience de traduction que d'en faire l'opérateur d'une réflexion critique sur le texte littéraire et philosophique. Dès lors, lire Descartes, Gadamer ou Foucault en traduction, ce n'est pas les célébrer dans leurs inébranlables certitudes (phénoménologique, herméneutique, généalogique), mais bien les prolonger, les faire résonner dans leurs propres hésitations pour mieux les mettre en dérive (d'eux-mêmes). En ce sens, on pourrait dire que la lecture en traduction de Renken est tangentielle à la philosophie, elle prolonge (ou peut-être bien rappelle) les doutes que celle-ci entretient plus ou moins consciemment à l'endroit de ses propres prétentions. Ces doutes, la philosophie avait déjà eu amplement l'occasion de les exprimer (pensons, par exemple, à la déconstruction derridienne), mais peut-être pas nécessairement avec les moyens de la

traduction. Si celle-ci met la philosophie en crise – en lui rappelant qu'elle est d'abord et avant tout « *en langue* », pour le dire avec Barbara Cassin –, c'est en faisant l'économie des roulements de tambour de la Tragédie (métaphysique) au profit d'un *pathos* sans drame, d'un « trouble » plus léger.

Littéraire, la démarche de Renken l'est dans la mesure où elle accomplit sa dérive sur le terrain de la matérialité (linguistique) du texte. Il en résulte une lecture subtile, attentive tant aux aspects syntaxiques, sémantiques que phonétiques du texte. La force de cette lecture réside dans le dialogue qu'elle parvient à tisser entre traduction et original, là où bien souvent la parole de la première se trouve étouffée par l'impératif de fidélité au second. Sans conteste, l'un des plaisirs que le lecteur éprouve à parcourir *Babel heureuse* est d'emprunter ces chemins de traverse qui paraîtront peut-être ardu, voire carrément déconcertants, au lecteur monolingue en quête de certitudes bien établies.

Singulièrement « troublante », en ce sens qu'elle refuse la transparence des essentialismes de tout bord, l'entreprise de Renken s'inscrit dans le prolongement de celles d'un Antoine Berman, d'un Henri Meschonnic et d'un Alexis Nouss. Toutefois, elle semble rejeter le systématisme d'une « critique » (Berman) et d'une « poétique » (Meschonnic) au profit d'un art plus léger de la chute. La cohérence ou plutôt la « *co-errance* », selon le mot de Nouss, dont Renken se revendique est d'abord celle d'une lecture qui parvient à tisser, sur le fond d'un mouvement de dérive généralisé, un véritable dialogue entre l'original et sa traduction dans l'épaisseur du matériau (textuel, intertextuel, phonétique, prosodique) de la langue.

En somme, le projet de Renken dessine une herméneutique en pointillés qui, en rappelant la littérature et la philosophie à la contingence de la langue et des langues, fait résonner (et peut-être bien raisonner) leurs incertitudes par le jeu de la traduction. Cette contingence ouvre la voie à une pensée « catastrophique » de la traduction qui met en dérive les Autorités (à commencer par le mythe de l'Original et ses avatars) en les soumettant à l'épreuve de leur propre flottement. La philosophie et la littérature, tout comme les sciences humaines dans leur ensemble, gagneraient certainement à faire l'épreuve troublante de leur historicité au plus près de la langue comme nous y invite la lecture en traduction. ■